

GUSTAW HERLING

La Peste à Naples

RELATION D'UN ÉTAT D'EXCEPTION

Traduit du polonais par
THÉRÈSE DOUCHY

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2022

TITRE ORIGINAL

Dżuma w Neapolu

Le présent texte a paru pour la première fois en mai 1990, dans la revue *Kultura*, n° 5/512.

La présente traduction est issue du recueil *L'Île et autres récits*, paru aux éditions Gallimard à Paris en 1992. © Éditions Gallimard, 1992.

En couverture: Monsu' Desiderio, *Naples vue à vol d'oiseau*, s.d., Naples, Certosa e Museo di San Martino. © A. Dagli Orti /

© NPL – DeA Picture Library.

© Éditions Allia, Paris, 2022, pour la présente édition.

I

LA présente relation constitue la suite de mon récit *Le Miracle* (1983)¹, reconstitution légèrement romancée mais historiquement exacte de la révolte plébéienne de Masaniello en 1647. Les plus attentifs de mes lecteurs auront remarqué la parenté cachée du *Miracle* et du chapitre “Solidarność” interrompu par la déclaration de l’état d’exception en Pologne. Quant à l’auteur lui-même, la conscience de ces similitudes lui était venue et s’était précisée à mesure qu’il écrivait; si elle existait depuis le début (comme certains pourraient le croire), elle était tellement vague qu’on peut difficilement parler de conscience, plutôt du subconscient, source

1. Paru en français dans *Journal écrit la nuit*, traduit du polonais par Thérèse Douchy, Paris, L’Arpenteur /Gallimard, 1989.

de la plupart des impulsions des écrivains, inattendues et imprécises.

Il n'en va pas de même pour la suite du *Miracle*, c'est-à-dire pour *La Peste à Naples*. Vu la ressemblance des titres, je pourrais mettre en exergue, comme Albert Camus l'a fait dans *La Peste*, la citation de Daniel Defoe, du troisième volume de *Robinson Crusoé*: "Il est aussi raisonnable de présenter une espèce d'emprisonnement par une autre que de représenter n'importe quelle chose qui existe réellement par quelque chose qui n'existe pas." Camus avait-il utilisé cette citation parce que Defoe est un classique de la description de la peste (celle de Londres, en 1665, que d'ailleurs il a reconstituée d'après des témoignages puisque lui-même était âgé de cinq ans au moment des événements)? Je ne sais pas. Je me contente de la certitude que la phrase de Defoe convient à *La Peste à Naples* autant, si ce n'est mieux, qu'à l'œuvre de Camus. J'ai puisé les matériaux dans des chroniques de l'époque, en

observant envers elles une fidélité absolue et en même temps relative (conformément à la devise de Defoe). Par exemple, j'ai emprunté mon titre à la brève et anonyme *Relation de l'état pestilentiel à Naples AD 1656*. Si je me suis permis de limiter mon sujet aux mots "état d'exception", ce n'est pas pour être plus "allusif". Tout simplement, l'auteur anonyme du XVII^e siècle emploie dans son texte plus souvent, et dirait-on avec plus de conviction, les termes "état d'exception" et "état de guerre" que la formule courante à son époque d'"état pestilentiel".

Ayant mis les choses au point dans le préambule, j'aurais le droit d'aborder *La Peste à Naples*. Cependant, le besoin de tant d'explications introductives demande lui-même à être expliqué. Quel est ce récit qui nécessite autant de béquilles (se demande le lecteur non sans une nuance d'ironie) pour se dresser sur ses deux jambes et se mettre allègrement en marche? Je lui donne raison, mais je le prie de ne pas oublier

qu'il y a récit et récit. Non pas dans le sens d'une plus ou moins grande valeur artistique, Dieu me garde! ce n'est pas ce que je veux dire. Dans ce sens que mon récit (pour le moment, je demande au lecteur de me croire sur parole) est construit selon un principe de narration particulier, à savoir qu'il emprunte l'étroit sentier situé entre l'histoire et son pâle reflet dans la réalité, si pâle qu'il est permis de douter de ses enseignements (ceux de l'histoire). Y a-t-il des enseignements à tirer de l'histoire? Moi, je suis d'avis que non, ou alors des leçons illusoires et trompeuses. Cependant, j'affirme que parfois – très rarement! – des événements historiques traînent derrière eux une lueur étrange qui est comme un texte sous-jacent, un grimoire indéchiffrable, écrit par une Main invisible. Dans ces cas-là, l'histoire est plus qu'un enseignement, elle est un fragment ou un éclat de notre passé reflété dans l'Œil de l'Omniscient. Et dans ces cas-là, le besoin de s'expliquer avant

de commencer le récit est une preuve que l'auteur, se méfiant parfois de ses propres associations, des échos lointains, des analogies ambiguës et fuyantes, souhaite y préparer d'avance, y sensibiliser son patient et bienveillant lecteur.

AINSI donc, la suite du *Miracle*. Toutefois, ai-je le droit de considérer comme acquis que mon récit a laissé une trace durable dans l'esprit de ceux qui l'ont lu il y a des années? Je n'ai pas ce droit, évidemment, je suis donc obligé de faire précéder *La Peste à Naples* d'un genre de prologue, d'un résumé aussi concis que possible du *Miracle*.

La révolte plébéienne de Masaniello fut pour le vice-royaume de Naples un vrai tremblement de terre. Dans des archives, à Madrid, sont conservés les rapports du duc d'Arcos, représentant de Philippe IV, qui expriment non seulement l'affolement d'un gouverneur étranger dans un État à la fois fief et colonie, mais aussi les craintes de l'aristocratie locale, vouée corps et âme au suzerain espagnol. Les souverains absolus considèrent comme naturels les conflits

voire les guerres avec un “ennemi extérieur”, en revanche un “ennemi intérieur”, une révolte de leurs sujets leur donne des palpitations. Celle de Masaniello à la tête de va-nu-pieds représentait aux yeux de la cour napolitaine une menace pour l’Ordre établi sous la fêrule du Sceptre et de la Croix. Dans ses tentatives d’apprivoiser le rebelle et d’enrayer la tempête sociale, le duc d’Arcos s’aventura incroyablement loin (avec le concours des grands de l’épée et du goupillon napolitains) : il nomma Masaniello “général du peuple” et accepta ses conditions, qui furent consignées dans un “accord social”. Cela avait tout l’air d’une capitulation de la cour devant le peuple (“la populace”), mais ce ne fut qu’une ruse et une façon de gagner du temps, chose que Masaniello, candide et très sûr de lui, pris dans le vertige du succès, ne comprit pas. On l’avait trompé, il fut arrêté et assassiné ; la cour gagna de surcroît ce qui importe le plus dans ce genre d’affaire : les révoltés

ne supportèrent pas longtemps leur propre rébellion et abandonnèrent leur meneur. Dès que le duc d'Arcos, avec l'aide des barons et des prélats napolitains, eut assuré l'Ordre menacé, lorsque (autrement dit) la tempête sociale se fut calmée et disparut à l'horizon, le peuple comprit son erreur. Mais il ne lui restait plus qu'à courber l'échine et à se contenter de la légende de Masaniello.

On a tort de sous-estimer la force de la légende, surtout son influence sur les esprits simples. Le Masaniello légendaire grandissait, devenait le héros de conversations secrètes, le symbole de défi, un objet de culte. Mort, il pesait plus lourd dans l'imaginaire que vivant, pendant l'unique semaine de sa gloire (et, disons-le tout net, plus qu'il ne le méritait). D'ailleurs, il n'excitait pas que l'imagination de ses compatriotes ; son esprit vogua loin au-delà des frontières du vice-royaume de Naples et survola l'Europe tout entière, prouvant